



David jouant de la harpe devant Saül

DIALOGUE XXIV.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE.

MADemoiselle BONNE.

Avant de vous dire un conte, je veux vous annoncer que Léonie a été douce comme un mouton, et qu'elle n'a fait qu'une seule faute qu'elle a réparée sur-le-champ : votre nouvelle compagne me disait ce matin qu'elle n'avait jamais été si contente dans toute sa vie que pendant ces trois jours. Au reste, si elle peut corriger son orgueil et sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable ; car elle se plaît à l'étude, elle ne manque pas d'esprit, et a le cœur excellent.

LÉONIE.

Vous êtes bien bonne de m'encourager.

MADemoiselle BONNE.

Je vous assure, ma chère, que je ne vivrais pas longtemps si la scène qui s'est passée dans notre dernière réunion se renouvelait souvent, mais je veux l'oublier. Écoutez donc ce conte, mes enfants.

LE PRINCE SPIRITUEL.

conte.

Il y avait une fois une fée qui désirait épouser un roi ; comme elle avait une

fort mauvaise réputation, le roi ne voulut point devenir le mari d'une femme que personne n'estimait. Une bonne fée, qu'on nommait *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée, et promit de le défendre contre la fée *Furie*. Mais peu de temps après, cette dernière devint assez puissante pour se venger, parce qu'elle fut nommée reine des fées, et qu'elle disposa ainsi d'un pouvoir souverain.

Elle se trouva aux couches de la reine, et affligea le fils que celle-ci mit au monde d'une laideur que rien n'eût pu surpasser. *Diamantine*, qui s'était cachée dans la ruelle du lit de la reine, essaya de consoler la pauvre mère lorsque *Furie* fut partie. « Ayez bon courage, dit *Diamantine*, malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel* ; et non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. » Cependant, le petit prince était si laid, qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulut rire, il faisait de si affreuses grimaces, que les petits enfants qu'on lui amenait pour jouer avec lui en avaient peur, et disaient que c'était la bête. Quand il fut raisonnable, tout le monde souhaitait l'entendre parler ; mais on fermait les yeux ; et le peuple, qui ne sait pas la plupart du temps ce qu'il veut, conçut pour *Spirituel* une haine si forte que la reine ayant eu un second fils, on obligea le roi de le nommer son héritier. *Spirituel* céda sans murmure la couronne à son frère, et, rebuté de la sottise des hommes, qui n'estiment que la beauté du corps, sans se soucier de celle de l'âme, il se retira dans une solitude où, s'appliquant à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était pas là le compte de la fée *Furie* ; elle voulait qu'il fût misérable.

Elle avait un fils nommé *Charmant*, elle l'adorait, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle ; mais afin que celle-ci ne fût point rebutée par la bêtise de *Charmant*, elle souhaita qu'elle fût aussi sottise que lui. Cette princesse, qu'on appelait *Astre*, vivait avec *Charmant*, et quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur apprendre à lire, *Furie* fit peindre la princesse, et porta elle-même le portrait dans une petite maison où *Spirituel* vivait avec un seul domestique. La malice de la méchante fée réussit : quoique *Spirituel* sût que la belle *Astre* était dans le palais de son ennemie, il désira tellement devenir l'époux de cette princesse qu'il résolut de se rendre auprès d'elle ; mais en même temps, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était certain de paraître horrible aux yeux de cette jolie fille.

Il résista longtemps au désir qu'il avait de la voir ; mais enfin il partit avec son valet. *Astre* se promenait dans le jardin avec *Diamantine*, sa gouvernante. Lorsque la princesse vit approcher *Spirituel*, elle fit un grand cri et voulut s'enfuir ; mais *Diamantine* l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses deux mains, et dit à la fée : « Ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me ferait mourir d'épouvante ! » Le prince voulut profiter du moment où *Astre* avait les yeux fermés pour lui faire un compliment bien tourné ; mais elle était trop bête pour le comprendre. En même temps, *Spirituel* entendit *Furie* qui riait de toute sa force en se moquant de lui. « Vous en avez assez fait pour la première fois, dit-elle, prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer, et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. » *Spirituel* ne voulut point donner à

Furie le plaisir de le voir se mettre en colère. Il était très affligé ; mais ce fut bien pis, lorsqu'il entendit une conversation d'Astre avec Charmant ; car elle dit tant de sottises qu'elle ne parut plus à Spirituel si jolie de moitié, et qu'il prit la résolution de l'oublier et de retourner dans sa solitude.

Il voulut auparavant prendre congé de Diamantine. Quelle fut la surprise du prince, lors cette fée lui dit qu'il ne devait point quitter le palais, et qu'elle savait un moyen de le faire aimer de la princesse. « Je vous suis bien obligé, madame, répondit Spirituel ; mais je ne suis pas pressé de me marier. J'avoue qu'Astre est charmante, mais c'est quand elle ne parle pas ; la fée Furie m'a guéri en me faisant entendre une conversation de la princesse. J'aimerais mieux cent fois épouser une femme plus laide que moi, si cela était possible, qu'une jolie personne sans intelligence. » « Votre frayeur me divertit, reprit Diamantine ; mais, prince, apprenez un secret qui n'est connu que de votre mère et de moi. Je vous ai doué du pouvoir de donner de l'esprit à la personne que vous aimerez le mieux : ainsi vous n'avez qu'à souhaiter. Astre peut devenir la personne la plus spirituelle ; elle sera parfaite alors ; car c'est la meilleure enfant du monde, et elle a le cœur fort bon. » « Ah ! madame, s'écria Spirituel, vous allez me rendre bien misérable : Astre va devenir trop aimable pour mon repos, et je le serai trop peu pour lui plaire ; mais n'importe ! je sacrifie mon bonheur au sien ; et je lui souhaite tout l'esprit qui dépend de moi. » « J'espère, dit Diamantine, que cette belle action ne demeurera pas sans récompense. Trouvez-vous dans le jardin du palais à minuit ; c'est l'heure où Furie est obligée de dormir, et pendant trois heures elle perd toute sa puissance. »

Le prince s'étant retiré, Diamantine alla dans la chambre d'Astre : elle la trouva assise, la tête appuyée dans ses mains, comme une personne qui rêve profondément. Diamantine l'ayant appelée, Astre lui dit : « Ah ! madame, si vous pouviez voir ce qui vient de se passer en moi, vous seriez bien surprise. Depuis un moment je suis comme dans un nouveau monde : je réfléchis, je pense ; mes pensées s'arrangent dans une forme qui me donne un plaisir infini, et je suis bien honteuse en me rappelant ma répugnance pour les livres et pour les sciences. » « Eh bien ! répondit Diamantine, vous pourrez vous en corriger : vous épouserez dans deux jours le prince Charmant, et vous étudierez ensuite tout à votre aise. » « Ah ! ma bonne, poursuivit Astre en soupirant, serait-il bien possible que je fusse condamnée à devenir la femme de Charmant ? Il est si bête, si bête, que cela me fait trembler. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'ai-je pas connu plus tôt la bêtise de ce prince ? » « C'est que vous étiez vous-même une sottise, repartit la fée, mais voici justement le prince Charmant. »

Effectivement, celui-ci entra dans la chambre avec un nid de moineaux dans son chapeau. « Tenez, dit-il, je viens de laisser mon maître dans une grande colère, parce qu'au lieu de dire ma leçon, j'ai été dénicher ce nid. » « Mais votre maître a raison d'être en colère, lui dit Astre ; n'est-il pas honteux qu'un garçon de votre âge ne sache pas lire ? » « Oh ! vous m'ennuyez aussi bien que lui, reprit Charmant ; j'ai bien affaire de la science : moi, j'aime mieux un cerf-volant ou une boule que tous les livres du monde. Adieu ! je vais jouer au volant. » « Et je serai la femme de ce stupide ! dit Astre, lorsqu'il fut sorti. Je vous assure, ma bonne, que j'aimerais mieux mourir que de l'épouser. Quelle différence entre lui et ce prince que j'ai vu tantôt ! Il est vrai qu'il est bien laid ; mais quand je me rappelle son discours, il ne me semble plus si horrible ? Après tout, que sert la beauté du



La mort d'Absalon

DIALOGUE XXVII.

VINGT-CINQUIÈME JOURNÉE.

MADemoiselle BONNE.

Je vous ai parlé de la Lorraine et de la Flandre ; nous dirons aujourd'hui un mot de la Picardie. Cette ancienne province est assez fertile, mais il n'y vient pas de raisin. On dit communément que les Picards ont la tête chaude, c'est-à-dire qu'ils sont extrêmement vifs et sujets à se mettre en colère pour un rien ; mais ils sont aussi prêts à s'apaiser qu'à se fâcher. Ils ont le cœur bon, droit et sincère. La capitale, comme je vous l'ai dit, était Amiens, sur la rivière de Somme.

Sous le gouvernement de Picardie, on trouvait le pays reconquis, dont la capitale était Calais. Cette ville fut prise après un long siège par Edouard III, roi d'Angleterre. Ce prince, piqué de la résistance opiniâtre des Calaisiens, demanda qu'on lui envoyât quatre chefs des principales familles de Calais, qu'il voulait faire périr. Vous croyez peut-être, mes enfants, que tous les gens de qualité avaient peur d'être choisis : point du tout. Chacun d'eux prétendait au contraire à l'honneur de donner son sang pour son pays. Les quatre qui furent nommés se rendirent au camp d'Edouard III, en chemise, tête et pieds nus, et la corde au cou, mais la reine d'Angleterre, qui admirait leur vertu, obtint leur grâce. Ensuite le roi fit sortir tous les Français de Calais, et ces pauvres gens furent encore secourus par la reine et les dames de sa cour. Les Anglais ont gardé cette ville plus de deux siècles, et elle a été reconquise par les Français, sous le règne de Henri II. Ce fut un duc de Guise, surnommé le Balafré, qui la reprit.

EUGÉNIE.

Ces Calaisiens me font souvenir d'un trait d'histoire que j'ai lu quelque part,

LE MAGASIN DES ENFANTS

mais je ne me souviens pas des noms. Un prince avait pris une ville, et, comme il était fort en colère contre les habitants, il résolut de les faire périr, et de ne pardonner qu'aux femmes : il leur permit donc de sortir de la ville et d'emporter tout ce qu'elles avaient de plus précieux. Devinez ce qu'elles emportèrent, mesdemoiselles ?

CHARLOTTE.

Peut-être tout leur or, leur argent et leurs beaux habits ?

EUGÉNIE.

Non, ma chère, elles eurent bien plus d'esprit que cela. Chaque femme prit son mari sur son dos, et elles passèrent ainsi devant le vainqueur, qui fut si charmé de la vertu de ces femmes qu'il pardonna à toute la ville.

JULIA.

L'histoire d'Eugénie m'en rappelle une autre : si vous voulez me le permettre, ma Bonne, je la rapporterai à ces demoiselles.

MADEMOISELLE BONNE.

Mademoiselle Eugénie me semble brouillée avec les noms propres. C'est un défaut de jeunesse ; et il faut tâcher de l'éviter, mes enfants. Quand j'étais à votre âge, je ne lisais pas, je dévorais les livres ; le moyen après cela de retenir les noms propres ? A présent je suis trop vieille pour me corriger : mais pour vous, mes enfants, vous le pouvez, si vous voulez vous en donner la peine. Voyons l'histoire que vous voulez rapporter, ma chère.

JULIA.

Il y avait un prince, nommé Démétrius Poliorcète, qui avait fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme et ses enfants chez les Athéniens. Il perdit la bataille, et fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avait qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens ; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir ; ils lui renvoyèrent même sa femme et ses enfants sous prétexte que ceux-ci ne seraient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourraient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius ; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme que l'ingratitude de ceux qu'il aime et auxquels il a fait du bien. Quelque temps après, ce prince reprit le dessus, et vint avec une grande armée mettre le siège devant la ville d'Athènes.

Les habitants, persuadés qu'ils n'avaient aucun pardon à espérer de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, et portèrent un arrêt qui

condamnait à mort ceux qui parleraient de se rendre. Effectivement, après avoir souffert la faim très longtemps, les plus raisonnables dirent : « Il vaut mieux que Démétrius nous fasse tuer tout d'un coup que de mourir par la faim ; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes et de nos enfants. » Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Démétrius commanda que tous les hommes mariés se rendissent sur une grande place qu'il avait fait environner de soldats, ayant tous l'épée nue ; alors on n'entendit dans la ville que des cris et des gémissements ; les femmes embrassaient leurs maris, les enfants leurs pères, et leur disaient le dernier adieu.

Quand tous ces hommes furent réunis, Démétrius monta sur un lieu élevé, et leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchants : il était si pénétré qu'il versait des larmes en parlant ; ils gardaient le silence, et s'attendaient à tout moment que ce prince allait commander à ses soldats de les tuer. Il furent donc bien étonnés, lorsque ce Démétrius reprit : « Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard ; car enfin ce n'est pas à un ennemi que vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimait, qui vous aime encore et qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant et en vous faisant du bien. Retournez chez vous ; pendant que vous êtes restés ici, mes soldats ont porté du blé et du pain dans vos maisons. »

EUGÉNIE.

Si les Athéniens étaient honnêtes gens, ils devaient mourir de douleur d'avoir pu offenser un si bon prince.

MADemoiselle Bonne.

Quand même ils eussent été des coquins, cette conduite était toute propre à les faire rentrer en eux-mêmes. Il faut nous hâter de dire nos histoires : à quatre heures, il doit arriver une chose qui vous surprendra beaucoup ; il sera nuit tout d'un coup et puis une demi-heure après, nous aurons encore le jour.

AUGUSTINE.

Comment cela se peut-il, ma Bonne ?

MADemoiselle Bonne.

Je vous l'expliquerai alors, ma bonne amie ; à présent dites votre histoire.

AUGUSTINE.

David fut puni du crime qu'il avait commis par la mort du fils qu'il avait eu de Bethsabée. Le roi se soumit aux volontés du Seigneur, et s'humilia : Dieu récompensa cette soumission en lui donnant un autre fils de Bethsabée, qui fut nommé *Salomon*, et qui régna après celui-ci. David eut encore plusieurs enfants ;